Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 4 (1859)
Heft: (3): Supplément au No 3 de la Revue Militaire Suisse

Artikel: Études sur le harnachement
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-328824

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Alvinzi pour débloquer Mantoue : le premier de ces plans, on le sait, aboutit aux défaites de Lonato et de Castiglione, et le second au désastre de Rivoli. — Il est vrai que le projet de traverser le Tchatyr-Dagh, pour descendre ensuite par les sources du Salghir dans la plaine de Simphéropol, semble avoir aussi de l'analogie avec le passage du grand Saint-Bernard, qui a conduit à la victoire de Marengo.

» Quoi qu'il en soit, l'idée de diviser les forces alliées en trois armées, et d'en laisser deux sur le versant méridional du Tchatyr-Dagh, tandis que la troisième, *seule,* traverserait cette chaîne pour aller combattre toutes les forces russes sur l'autre versant, nous paraît constituer une opération scabreuse, si jamais il en fût.

» Si les alliés voulaient jouer aux lignes d'opération avec les Russes, c'était, croyons-nous, par Eupatoria, et non par les gorges du Salghir, que leurs armées devaient déboucher dans les plaines de Simphéropol. »

ÉTUDES SUR LE HARNACHEMENT.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres (Institut de France) vient de s'occuper d'un sujet fort nouveau pour elle et assez curieux au point de vue de l'art militaire. Elle a accordé une *mention très honorable* à un mémoire du général Jacquemin, intitulé : *Recherches historiques, archéologiques et anecdotiques sur le harnachement.*

Voici comment s'exprime à ce sujet le *Moniteur de l'Armée,* dans un article signé *Bertam :*

Certes, un vétéran de cavalerie, le doyen des instructeurs de l'école de Saumur, le manœuvrier du camp de Lunéville, ne pouvait plus cavalièrement franchir les barrières de l'Académie.

L'armée ne saurait d'ailleurs être mieux représentée en tel lieu que par le docte général. A une science aussi variée qu'étendue, aussi brillante que profonde, fruit d'un travail facile mais opiniâtre, le général Jacquemin joint un esprit gaulois tout pétillant d'étincelles. Tantôt il sent son Montaigne, tantôt son Bussy-Rabutin, et parfois il rappelle le docteur Rabelais qui, lui aussi, écrivait de savantes pages sous une autre inspiration que celle de ses génies familiers, Panurge et Pantagruel. Mais l'esprit du général Jacquemin a son originalité qui, dans le principe, si elle n'était naturelle, s'expliquerait par une longue existence écoulée sous les armes. L'originalité militaire est d'autant plus précieuse qu'elle est inimitable, même dans le monde des arts, où tout s'imite, le vers de Lamartine aussi bien que le coup de pinceau de Vernet.

S'il l'eût voulu, le général Jacquemin aurait imité la façon railleuse de son compatriote Paul-Louis Courier, et avec bien plus de raison aurait-il pu signer du titre de soldat dont Paul-Louis était si fier.

Ce beau pays de Touraine, qui nous donna Rabelais et Paul-Louis Courier et, dans lequel naquit aussi le général Jacquemin, a donc sa race d'esprit, race pure comme celle de ses hommes.

L'attitude martiale du lauréat, sa physionomie si vigoureusement accentuée, sa voix faite aux notes brèves du commandement, et par-dessus tout sa selle, son harnachement, sujets historiques méconnus jusqu'alors, ont dû causer quelque surprise aux membres de l'Institut, plus habitués aux ruines helléniques et byzantines, aux textes de Strabon et aux inscriptions égyptiennes, qu'aux étriers, étrivières, croupières, brides, filets ou bandes d'arçons.

Les livres, à notre époque, sont précédés d'une notice sur l'auteur. Cet usage est antique, et par cela seul respectable. Nous devrions donc rappeler ici la vie militaire, si pleine et si utile, de l'honorable général. Quoique nous soyons dans le domaine académique, nous redoutons un écueil, et d'ailleurs il ne nous appartient pas de prononcer l'éloge. Nous ne saurions cependant poursuivre ce récit sans jeter un regard en arrière et donner un souvenir au passé.

Nos lecteurs qui appartiennent à la cavalerie, n'ont pas oublié le maître bienveillant qui, pendant de longues années, professait à l'Ecole de Saumur ces doctrines rationnelles, bases fondamentales de l'uniformité des méthodes, désormais établies. Encore lieutenant, M. Jacquemin publiait un cours d'hippiatrique, d'une simplicité et d'une vérité telles que l'œuvre devint classique. Autour de petits livres, de gros volumes ont combattu; blessés, meurtris, les gros livres ont ensuite occupé de bonnes places dans les bibliothèques, tandis que le petit in-18, mis au porte-manteau de l'officier de cavalerie, devenait son compagnon et son guide, au camp, dans les marches et en guerre.

La plupart des chefs de notre cavalerie sont d'anciens élèves du capitaine Jacquemin. Tous ont conservé un précieux souvenir de ces temps de jeunesse. Si quelques-uns, aux fronts grisonnants, ont oublié les leçons, nul n'a oublié le maître.

Ce maître allait fort au-delà du *littéral* de l'ordonnance; il nous pénétrait néanmoins du respect le plus profond pour ce *littéral,* texte sacré s'il en fût. Les maîtres d'alors nous disaient ce que les pontifes, depuis des siècles, répètent aux Lévites, en montrant l'Ancien-Testament : « Cette loi sera toujours dans votre cœur, et vous la redirez à vos enfants; vous la méditerez assis dans votre maison et marchant dans le chemin, avant de dormir et à votre réveil, et vous l'attacherez comme un mémorial dans votre main, et vous l'aurez sous les yeux pour la lire sans cesse, et vous l'écrirez sur le seuil et sur les portes de votre maison. »

Mais, tout en nous enseignant à respecter ce littéral comme l'expression la plus simple et la plus vraie de la pensée qu'il fallait rendre et faire pénétrer dans les esprits, le capitaine Jacquemin ne laissait pas sommeiller la raison.

La raison, pour lui, dominait le littéral qu'elle avait inspiré. Dès lors le professeur inventa, pour ainsi dire, la philosophie de l'instruction : il fit de l'instruction une science dont l'analyse seule pénétrait les secrets. Aux chambrières, aux brusques emportements, il substitua la logique et l'esprit. Sous son habile direction, les exercices les plus arides en apparence prenaient un charme singulier; presque toujours il mariait l'intelligence à la mémoire, presque toujours il donnait la cause d'un fait et en tirait des conséquences ingénieuses, profondes et vraies.

L'influence du capitaine, du colonel, du général Jacquemin sur l'instruction de la cavalerie, sur la progression des travaux, a été plus grande, plus décisive qu'on ne le sait. Ses élèves sont à leur tour devenus des maîtres qui, fidèles aux principes de l'Ecole, ont répandu, en traversant les régiments, ce germe fécond d'où vint peu à peu notre supériorité sur les cavaleries étrangères [1].

Plus de vingt-cinq années se sont écoulées depuis qu'un groupe nombreux d'officiers d'instruction écoutaient en silence la voix du capitaine Jacquemin. Nous étions là tous, lieutenants et sous-lieutenants, députés des carabiniers, des cuirassiers, des dragons, des lanciers, des chasseurs, des hussards et de l'artillerie, connaissant l'importance de notre mission passagère. Nous recueillions jour par jour cette science si généreusement distribuée, comme un dépôt que nous confiait l'Ecole pour la reporter aux régiments.

Les années, les révolutions, les guerres, ont moissonné trop largement ces élèves d'autrefois. Quelques-uns, c'étaient les aînés, goûtent le repos de la retraite. D'autres dorment du sommeil éternel aux pieds de l'Atlas, aux campagnes de Rome ou dans les champs désolés de la Crimée. Quelques-uns sont restés debout dans les rangs de l'armée, et ceux-là, au nom de tous, rendent justice au maître.

Puissent ces lointains souvenirs arriver jusqu'au foyer où le repos laborieux du général Jacquemin est utile à la France !

Le général Jacquemin eût pu diriger ses études vers d'autres horizons, aussi obscurs que celui qu'il a éclairé d'une vive lumière, car, on le sait, le général est président de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire; mais, fidèle aux travaux de sa vie entière, M. Jacquemin a voulu servir encore l'armée.

La question, d'ailleurs, n'est pas toute militaire; elle se rattache aux arts et aux sciences, à la peinture, à la sculpture, à l'histoire écrite.

D'autre part, elle est pleine d'intérêt, et les plus grands esprits en ont compris l'importance.

César, dans ses *Commentaires*, rapporte que les gens de la Souabe méprisaient ceux qui se servaient de selles; et, à cette occasion, il donne de précieux détails sur le sujet.

Lucain (l. IV, v. 682), a dit :

Et gens quæ nudo residens Massylia dorso
Ora levi flectit, frænorium nescia virgâ.

« Les Massiliens montent des chevaux nus, et les font obéir à une simple verge qui leur tient lieu de rênes et de mors. »

Virgile (*Enéide*, I, IV, v. 41), ne dédaigne pas de tels détails :

Et Numidæ infræni cingunt.

« Et les Numides conduisent leurs chevaux sans frein. »

[1] C'est un officier français, il faut se le rappeler, qui écrit ces lignes. On ne saurait lui faire un crime de croire à la supériorité de la cavalerie française sur celle des autres armées; mais cette opinion rencontrera peu d'adhérents, sans doute, en dehors de la France. *(Réd.)*

Tite-Live lui-même (l. XXXV, c. II), qui s'est tant occupé du cheval, nous dit :

Equi sine rænis; deformis ipse cursus, rigidâ cervice, et extento capite curretium.

« Leurs chevaux sans frein ont l'allure désagréable, l'encolure raide et la tête tendue en avant. »

La *Cyropédie,* de Xénophon, est pleine de détails sur le cheval et les moyens de le dominer.

Tout est science pour les gens habiles, tout est ténèbres pour les ignorants. Il n'y a pas une coutume, il n'existe pas un usage qui n'aient, en y regardant de près, leur antiquité historique. Le Jockey-Club a mis à la mode, depuis quelques années, le rasement des chevaux. Le club, sans le savoir peut-être, imitait les anciens. Mais ceux-ci considéraient le rasement comme un déshonneur pour le cheval ; le club en a fait une distinction aristocratique.

Plutarque, dans la vie de Nicias, rapporte que les Lacédémoniens ayant, en Sicile, défait les Athéniens, rentraient à Syracuse dans l'enivrement du triomphe. A cette occasion, et par bravade, voulant flétrir jusqu'aux chevaux, ils les avaient rasés, et menaient ainsi ces pauvres bêtes humiliées.

Ne soyons donc pas surpris que l'honorable général Jacquemin ait choisi pour sujet de ses travaux le harnachement du cheval ; se trouver en compagnie de César et de Plutarque, de Virgile et de Tite-Live, pour se présenter à l'Institut, était une chance heureuse pour un soldat de lettres.

Le général a compris que lorsque toutes les professions avaient leurs traités spéciaux, leur monographie, il fallait aussi pour l'art du sellier et pour l'officier de cavalerie un traité du harnachement.

La tâche que se proposait le général Jacquemin était difficile. Il n'existe, en effet, que deux ouvrages sur la matière : l'un, publié en 1833, ne respecte même pas la technologie ; l'autre n'est qu'un recueil de dessins édité sous un titre allemand.

Cette absence de règles écrites a dû retarder les progrès de la sellerie militaire et maintenir dans une regrettable ignorance, sur cet important sujet, les hommes du monde qui s'occupent du cheval.

Cependant le général n'a point composé un ouvrage technique sur l'art du sellier ; il a seulement jalonné l'histoire des arçons, des selles, des étriers, des brides, des mors, etc. Ces curieux détails sont inconnus, puisque l'histoire du harnachement n'était point écrite.

Les archéologues l'ont négligée, et, dans le peu qu'ils en ont dit, des opinions contradictoires obscurcissent les questions au lieu de les éclairer.

Le général Jacquemin n'écrit pas seulement pour le sellier qui confectionne le harnachement du cheval et pour le cavalier qui emploie ce harnachement ; l'auteur a voulu aussi venir en aide aux écrivains et aux artistes qui, désormais, et grâce au nouveau livre, ne commettront plus de regrettables anachronismes.

Les détails renfermés dans ce livre eussent empêché Niebuhr de donner des filets à la cavalerie légionnaire des Romains, tandis que le filet ne remonte qu'à la guerre de Sept-Ans, c'est-à-dire au milieu du dix-septième siècle.

Niebuhr était cependant un savant éminent, dont la judicieuse critique des faits a rectifié de nombreuses erreurs historiques. Cette science générale si vaste, si profonde, ne l'a pas empêché de commettre un anachronisme de plus de vingt siècles.

L'exposition universelle des Beaux-Arts, en 1855, nous a révélé, en fait de harnachement, des erreurs d'autant plus impardonnables qu'elles tombaient parfois dans le domaine du ridicule.

On ne saurait faire un pas dans nos musées sans se sentir froissé à la vue de peintures et de sculptures où le hasard, le caprice, la fantaisie ont jeté des éléments confus de harnachement. Les uns sont faux, les autres impossibles.

Entrez à Saint-Germain-l'Auxerrois, à la porte des musées du Louvre; arrêtez-vous devant les peintures murales modernes, œuvres de grands artistes, œuvres justement admirées par les critiques littéraires; voyez saint Martin à cheval. Hélas! ce digne soldat, qui donnait si généreusement la moitié de son manteau à un pauvre, a donné à son cheval une selle à la française, avec de beaux étriers, un mors à levier et un filet. Ce cheval, sellé au quatrième siècle, a une selle inventée sous Louis XIV, un filet imaginé sous Louis XV, et un mors à branches dont l'usage ne date que des premiers temps de la chevalerie.

Nous pourrions poursuivre cette facile critique; mais elle est affligeante pour les arts.

Le général Jacquemin rend donc un véritable service aux peintres et aux sculpteurs, en mettant sous leurs yeux un guide infaillible qui les gardera contre les surprises de l'imagination.

En telles affaires, il faut se souvenir de ces mots de Mallebranche : « Gardez-vous d'écouter l'imagination, fermez-lui portes et fenêtres. »

L'archéologie du harnachement intéresse à un haut degré la vérité historique, et il a fallu au général Jacquemin quinze années de recherches avant de pouvoir formuler des opinions positivement vraies.

Des dessins, d'une exactitude mathématique, complètent l'œuvre du général.

Nous nous trompons : cette œuvre resterait incomplète, au point de vue du spirituel écrivain, s'il n'y joignait des anecdotes et des historiettes se rattachant au sujet principal. Nul ne dramatise le récit aussi joyeusement, aussi cavalièrement que le général Jacquemin. Les archéologues les plus songeurs, les philologues les plus moroses, les numismates les plus mélancoliques deviendront gais comme des mousquetaires en lisant le chapitre dernier de l'ouvrage du général Jacquemin.

M. Jacquemin possède au suprême degré

Ce parfum des bons cœurs qu'on nomme la gaîté.

« Déridez-moi, disait Voltaire à ses visiteurs, déridez-moi. » L'esprit et même le génie aiment donc le sourire et le rire.

Rire à propos de harnachement, rire à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, rire entre une momie égyptienne et une feuille de papyrus empreinte de mystérieux caractères, rire en compagnie de vrais savants tous chevronnés d'ins-

criptions grecques et latines, c'est là une rare fortune, c'est la fortune qui vous attend, ami lecteur.

Le travail du général Jacquemin n'était pas destiné à la publicité ; le manuscrit est encore pur de tout contact avec l'imprimerie. Mais l'accueil bienveillant fait à ce manuscrit par des membres éminents de l'Institut, par des artistes, des savants et des hommes du monde, enfin la *mention très honorable* de l'Académie semblent avoir déterminé le général Jacquemin à publier ses études sur le harnachement.

Interprète, en cette circonstance, des vœux de la cavalerie française, le *Moniteur de l'Armée* joint sa voix à celles des savants, des lettrés et des artistes.

TRAVAUX DES PONTONIERS AU RASSEMBLEMENT DU LUZIENSTEIG.

La compagnie de pontoniers n° 3 de Berne, capitaine Lutz, est arrivée à Ragatz le 18 septembre et y a été cantonnée. La veille de ce jour l'équipage de ponts, contenu dans les magasins de Zurich, nous était parvenu par le chemin de fer et les sapeurs avaient été occupés à le transporter sur le bord du Rhin, près de la place choisie pour effectuer le passage. L'on se tromperait, toutefois, si ce mot d'équipage laissait sous-entendre que le matériel convoyé par le chemin de fer était régulièrement chargé sur le nombre de haquets prescrit par le règlement ; malheureusement non ; les magasins de Zurich sont, comme tous les autres, en arrière à cet égard, et, pour vingt travées de tablier, ils n'avaient pu nous expédier que 9 haquets, 6 du nouveau modèle et 3 de l'ancien : il en aurait fallu règlementairement 50 à 60 pour un pont de cette longueur. Malheureusement aussi, le matériel se trouvait mélangé d'ancien et de nouveau système, le tout compliquant fort la manœuvre, et prouvant surtout les déplorables difficultés que rencontrent les principaux officiers de l'arme pour compléter les équipages de ponts fédéraux. Les expériences faites à Bâle l'année dernière n'ont décidément pas encore réussi à donner à cette importante branche du service l'impulsion désirable ; espérons qu'un jour la lumière se fera sur ce sujet.

Par bonheur que cette fois la station de Ragatz se trouvait assez près de l'emplacement du pont pour que les matériaux qui devaient servir à sa construction pussent être, sans trop de difficultés, *portés à dos d'homme* jusque sur le bord du fleuve, et qu'aucun pont de grande dimension ne dût être construit ailleurs. Il eût fallu en pareil cas de nombreux secours aux troupes du génie pour pouvoir l'exécuter.

Presque tous les haquets disponibles furent en effet employés le 21 septembre, lors de la première occasion où les pontoniers eurent à jouer un rôle dans les manœuvres. Il s'agissait de forcer le passage de la Landquart, rivière qui avait arrêté la veille au soir les efforts de la division Salis et qui séparait pendant la nuit les deux lignes d'avant-postes. Un peloton de pontoniers fut à cet effet mis à la disposition de la division ennemie et partit de Ragatz avant le jour avec le matériel